

S'ASSEOIR COMME UN HOMME. SUR LE DÉPLOIEMENT SPATIAL GENRÉ AVEC IRIS MARION YOUNG

Marie-Anne Casselot (Université Laval)

Cet article développe la notion d'intentionnalité appropriatrice à partir du comportement spatial masculin grâce au travail précurseur d'Iris Marion Young sur l'intentionnalité entravée de la motilité et de la spatialité féminines dans « Throwing Like a Girl ». En analysant le phénomène de l'étalement masculin [manspreading] dans les transports en commun, il est question de soulever l'enjeu du partage égalitaire de l'espace public d'un point de vue à la fois phénoménologique et politique. À l'aide de certains chapitres choisis de Justice and the Politics of Difference, j'aborderai l'enjeu des comportements corporels soutenant certains types d'oppressions ainsi que la possibilité de vivre de façon égalitaire lorsqu'on adopte la notion youngienne de différenciation sociale sans exclusion dans les milieux urbains.

Beginning from an analysis of masculine spatial comportment, this article develops the notion of appropriative intentionality in order to build upon the ground-breaking work of Iris Marion Young on the inhibited intentionality of feminine motility and spatiality in "Throwing Like a Girl." The phenomenon of "manspreading" in public transit raises the question of equitably shared public space, from both a phenomenological and a political perspective. Drawing upon select chapters from Justice and the Politics of Difference, I examine how bodily comportment sustains certain types of oppression and explore the possibility of living in an egalitarian manner when we adopt the Youngian notion of social differentiation without exclusion in urban settings.

Depuis quelques temps, la notion de *manspreading* ou « étalement masculin » intègre le vocabulaire populaire. En 2015, le Oxford English Dictionary ajoute le mot dans sa dernière version en ligne¹. Le *manspreading* y est défini comme « la pratique selon laquelle un homme, en particulier s'il utilise les transports publics, adopte une position assise avec les jambes écartées, de manière à empiéter sur un siège ou des sièges adjacents² ». Le préfixe *man-* signifie que c'est un comportement souvent associé aux personnes de genre masculin. Ce terme, initialement développé sur les médias sociaux, soulève l'enjeu de l'étalement corporel des personnes de sexe masculin dans les espaces publics.

« *Manspreading* » est, selon nous, un terme philosophiquement intéressant, car il indique que le déploiement corporel masculin s'opère parfois sur le mode de l'appropriation de l'espace et de l'extension corporelle exagérée. L'étalement des hommes assis dans les transports en commun est de l'ordre des habitudes corporelles préréflexives. En d'autres mots, les hommes qui étalent leurs corps à outrance en position assise ne sont pas conscients de ce comportement. À mon avis, le *manspreading* est le signe d'une motilité masculine d'étalement, ou encore d'appropriation spatiale, en contraste avec une motilité féminine de confinement spatiale. Le cas du *manspreading* soulève la différence genrée dans la prise d'espace en milieu urbain : certains corps s'étendent et s'approprient beaucoup de place tandis que d'autres corps se compriment et se resserrent. Si le *manspreading* est un comportement préréflexif et habituel chez certains hommes, peut-on alors juger que c'est un comportement oppressif ? Iris Marion Young y répondrait par la positive. Elle est d'avis que l'oppression, qu'elle soit sexiste, raciste, homophobe ou autre, se manifeste jusque dans nos habitudes corporelles les plus anodines autant que dans nos comportements conscients³.

¹ Voir Katherine Connor Martin, « Manspreading: How New York City's MTA popularized a word without actually saying it » [<http://blog.oxforddictionaries.com/2015/09/manspreading-term-popularized-by-mta/>], consulté le 31 juillet 2017.

² English Oxford Dictionaries, « Manspreading » [<https://en.oxforddictionaries.com/definition/us/manspreading>], consulté le 31 juillet 2017. Ma traduction.

³ « Unconscious racism, sexism, homophobia, ageism, and ableism occur not only in bodily reactions and feelings and their expression in behavior, but also in judgments about people or policies. » Iris Marion Young, *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 132. Par la suite, l'abréviation JPD sera utilisée dans le texte. Toutes les traductions de ce texte sont les miennes.

Les essais phénoménologiques de Young ont enrichi la tradition phénoménologique continentale en soulevant que le genre est constitutif de la subjectivité, et que la subjectivité est toujours sociale et politique. Dans son article « *Throwing Like a Girl : A Phenomenology of Feminine Body Comportment, Motility, and Spatiality*⁴ », elle explique le déploiement ambigu du corps féminin dans l'espace. Elle y démontre comment les filles n'engagent jamais toute leur puissance corporelle dans certaines actions sportives ou physiques qu'elles accomplissent. Par après, dans ses travaux de philosophie politiques, tels que *Justice and the Politics of Difference (JPD)*, Young s'est concentrée sur les questions de justice et d'oppression dans les démocraties contemporaines. Elle s'est attardée également aux enjeux de reconnaissance des groupes sociaux et de leurs différences, et de la recherche de l'égalité qui tiendrait compte des oppressions spécifiques de ces groupes. Certains échos phénoménologiques persistent tout de même dans les chapitres « *The Scaling of Bodies* » et « *City Life and Difference* » de l'ouvrage *JPD* qui renforcent l'idée que la subjectivité et la corporalité sont politiques. Avec « *Lancer comme une fille* » et les chapitres retenus, j'illustrerai comment le projet de Young est tout entier cohérent et qu'il ne peut pas être lu séparément⁵. Je soutiendrai qu'à partir de la reconnaissance des différents schémas corporels, il est possible d'induire une réflexion politique sur l'égalité dans l'espace public. « *Lancer comme une fille* » ouvre la voie pour une fine compréhension des comportements spatiaux féminins, mettant ainsi de l'avant qu'il existe différents schémas corporels qui résultent d'une prise d'espace différenciée selon le genre. Les réflexions de Young sur la corporalité dans *JPD* corroborent que l'espace public urbain est traversé par des systèmes d'oppression se basant sur des éléments sociaux et corporels influençant le déploiement spatial individuel. Je suivrai Iris Marion Young à la trace : en partant de sa conception de la subjectivité et de la motilité féminine, j'établirai comment la question des

⁴ Iris Marion Young, « *Throwing Like a Girl : A Phenomenology of Feminine Body Comportment, Motility, and Spatiality* », *Human Studies*, vol. 3, n° 2, 1980, p. 137-56, trad. par D. A. Landes, avec M.-A. Casselot et C. Mercier, « *Lancer comme une fille : une phénoménologie de la motilité, de la spatialité et du comportement corporel féminins* », *Symposium : Revue canadienne pour la philosophie continentale*, vol. 21, n°2, p. 19-43. Par la suite, l'abréviation TLG sera utilisée dans le texte, suivie de la pagination de la version originale puis de la traduction française séparée par une barre oblique.

⁵ Or, les chercheuses et chercheurs en phénoménologie ne lisent bien souvent que sa phénoménologie, alors que les chercheuses et chercheurs en philosophie politique ne lisent bien souvent que sa philosophie politique.

différents schémas corporels entraîne des prises d'espaces différenciées dans les lieux publics. J'explorerai ainsi dans cet article la nature incarnée de l'oppression dans l'espace urbain en plus de solidifier la continuité phénoménologique et politique de l'œuvre de Young.

1. « Throwing Like a Girl ». Le déploiement spatial entravé du corps féminin

Iris Marion Young ouvre la voie pour réfléchir la prise d'espace du corps féminin à partir de la tradition phénoménologique française de Maurice Merleau-Ponty et Simone de Beauvoir. En effet, son objectif a été de combler une lacune dans la phénoménologie existentielle *et* dans la théorie féministe. Ce qu'elle a illustré dans « Throwing Like a Girl » a été précurseur de multiples nouvelles perspectives en phénoménologie féministe⁶. Or, la description phénoménologique qu'elle exécute dans « Throwing Like a Girl » n'est pas universelle : elle nous avertit que sa description phénoménologique de la motilité féminine s'applique précisément à « la société contemporaine, développée, urbaine, industrielle et capitaliste » (TLG, 140/23). Sa description phénoménologique révèle la situation de la motilité et de la spatialité féminines comme ambiguë, entravée et discontinue dans un contexte urbain et occidental. Dans cette section, je veux faire ressortir l'aspect de la spatialité de l'article de Young en lien avec sa description de la motilité et de l'intentionnalité féminines. En contextualisant le déploiement spatial féminin avec l'exemple du *manspreading*, ou de l'étalement masculin dans l'espace, j'argumenterai qu'il existe au moins deux types de schéma corporel se déployant spatialement selon le genre et potentiellement une multitude de schémas corporels si l'on s'attarde à d'autres données constitutives de la subjectivité, telles que la race, les capacités corporelles ou encore l'orientation sexuelle.

Dans « Throwing Like a Girl », Young explique d'entrée de jeu comment la spatialité et la motilité féminines sont entravées lorsqu'elle affirme que les femmes n'utilisent pas « toutes les potentialités spatiales et latérales [de leurs] corps » (TLG, 142/26) et qu'elles se perçoivent comme un fardeau fragile, ne pouvant pas accomplir beaucoup d'actions très physiques. Les femmes sous-estiment plus largement leurs capacités corporelles que les hommes.

⁶ Voir Linda Fischer et Lester Embree, *Feminist Phenomenology*, Dordrecht, Springer, 2000.

L'originalité de Young provient de sa relecture des concepts de Merleau-Ponty et de Beauvoir. Elle résume Merleau-Ponty lorsqu'elle avance que : « L'acte intentionnel primordial est par conséquent le mouvement du corps s'orientant selon son milieu et s'y mouvant » (TLG, 145/30). Dans ce contexte, l'intentionnalité incarnée est spatiale, car c'est l'orientation et la prise d'espace du corps qui permet ensuite le mouvement dans le monde. Or, l'analyse de Young ne mentionne pas explicitement le schéma corporel merleau-pontien, même s'il s'en inspire : pour le philosophe français, c'est le schéma corporel qui est le lieu « corrélatif » de l'espace dans le corps. Le schéma corporel nous implique toujours déjà dans le milieu général qui nous entoure : sans schéma corporel, il n'y aurait pas pour nous d'espace. Selon Merleau-Ponty, le corps est une « possession indivise » m'ouvrant le monde, car le corps possède une spatialité de situation : « mon corps m'apparaît comme posture en vue d'une tâche actuelle ou possible⁷ ». Le schéma corporel est aussi cette « prise de conscience globale de ma posture dans le monde intersensoriel⁸ ». Ainsi, le schéma corporel est le moyen par lequel une personne se *situe* dans le monde et il est *accès* au monde, par la prise qu'il donne sur l'espace. Il est une posture permettant d'entreprendre une tâche donnée ou encore de recevoir et de saisir un sens, et c'est pourquoi il est « une manière d'exprimer que mon corps est au monde⁹ ».

Young travaille dans ce cadre théorique lorsqu'elle met de l'avant le style du comportement féminin comme ambigu, entravé et interrompu. Relatant l'anecdote d'une randonnée pédestre pendant laquelle elle hésitait à franchir un ruisseau par peur de se faire mal, elle était préoccupée parce qu'elle ralentissait ses compagnons (TLG, 144/28). Autrement dit, sa puissance corporelle féminine ne s'engageait pas *totale*ment dans le geste physique de sauter par-dessus le ruisseau. Sa prise sur le monde, dans ce moment-là, était hésitante et apeurée. L'activité de la randonnée devenait désagréable pour Young car elle pensait au risque de la blessure *en même temps* qu'elle marchait; l'action doublée d'une hésitation continue divisait son attention et empêchait de libérer ses mouvements, d'ouvrir ses potentialités et finalement, de profiter du moment. C'est à la suite de cette anecdote, et après une relecture d'Erwin Straus sur les différences genrées dans le lancer d'une balle, que Young affirme qu'il

⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 129.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 130

existe un style de comportement féminin propre à la motilité féminine.

Elle présente trois modalités de la motilité féminine qui se manifestent dans le mouvement féminin : une « *transcendance ambiguë* », une « *intentionnalité entravée* » et une « *unité discontinue* » ou interrompue avec le milieu (TLG, 145/30). Une source de ces modalités contradictoires est l'autoréférentialité du comportement corporel féminin, qui résulte du fait qu'une femme éprouve son corps comme une *chose* en même temps que comme une capacité à *faire quelque chose*. Selon Young : « Lorsqu'elles s'engagent physiquement auprès des choses, les femmes manifestent souvent de la timidité, de l'indécision ou de l'hésitation » (TLG, 143/28).

L'anecdote de la randonnée dénote comment Young elle-même a vécu son corps comme ayant une intentionnalité entravée. Elle définit l'intentionnalité entravée comme « une intentionnalité qui tend vers un but par un 'je peux' et qui, en même temps, se retient d'y engager toute sa puissance corporelle en raison d'un 'je ne peux pas' auto-imposé » (TLG, 146/31). Chaque sujet est ouvert au monde selon un mode d'un « je peux » corporel, de gestes et d'habitudes incarnées. Young fonctionne toujours dans le cadre théorique merleau-pontien selon lequel l'intentionnalité s'incarne dans le corps :

En tant que pure présence au monde et ouverture à ses propres possibilités, le corps est le siège de l'intentionnalité. L'acte intentionnel primordial est par conséquent le mouvement du corps s'orientant selon son milieu et s'y mouvant. Il n'y a monde pour un sujet que dans la mesure où son corps possède certaines capacités par lesquelles il peut se repérer dans son milieu, s'en saisir et se l'approprier selon son orientation intentionnelle. (TLG, 145/30)

L'orientation intentionnelle du corps est fondamentalement spatiale puisqu'elle se déploie vers et dans un milieu donné. L'intentionnalité ouvre des multiples possibilités d'être-au-monde et, selon Young, l'être-au-monde féminin urbain et occidental se comporte selon une motilité et une spatialité ambiguë, entravée et discontinue, et il n'embrasse pas sa pleine puissance corporelle. Young dit effectivement que « l'existence féminine n'entre que rarement en rapport corporel avec ses propres possibilités; son comportement dans son milieu n'est que rarement le rayonnement d'un 'je peux' qui soit sûr de soi et sans ambiguïté » (TLG, 146/31). Je m'intéresse tout particulièrement à la notion d'intentionnalité entravée, où il est question de la sous-utilisation par les femmes de leurs capacités physiques et du rapport discontinu qu'elles entretiennent entre l'action à accomplir

et le but de l'action. Le « je peux » féminin est toujours doublé d'un « je ne peux pas » restreignant la capacité des femmes à accomplir l'action. Les femmes manifestent une motilité contradictoire parce que, selon Young, « l'existence féminine pose une clôture existentielle entre elle-même et l'espace qui l'entoure, de sorte que l'espace qu'elle possède, et qui est disponible pour ses mouvements de saisie ou de manipulation, est un espace restreint, et que l'espace au-delà de ces limites n'est pas à la disposition de ses mouvements » (TLG, 149-50/36). L'intentionnalité féminine projetterait un espace restreint et clôt : les femmes ne s'autoriseraient à vivre que dans cet espace précis. C'est pourquoi Young avance que « l'espace dont dispose *physiquement* le corps féminin est souvent plus ample que l'espace utilisé et vécu » (TLG, 149/36). L'être-au-monde féminin, parce qu'il hésite à s'engager pleinement dans certaines actions physiques, ne se déploie que partiellement dans l'espace.

Young est d'avis qu'il existe une double spatialité féminine, dans laquelle l'espace enfermé interrompt la continuité entre le *ici* et le *là-bas* :

Une telle distinction entre un espace « là-bas » (sans rapport avec mes possibilités corporelles) et un espace fermé qui est « ici » (où j'habite à travers les possibilités de mon corps) est une manifestation de la discontinuité entre le but et la capacité à le réaliser, discontinuité identifiée plus haut comme la source de la timidité et de l'incertitude caractéristiques de l'intentionnalité entravée de la motilité féminine. (TLG, 150/36-37).

Cette discontinuité pose un espace là-bas où mes capacités corporelles ne s'exerceront pas, cet espace existe pour l'existence féminine, mais en étant extérieur à mes propres possibilités d'action. Young est d'avis que la spatialité féminine est intrinsèquement contradictoire parce qu'elle se pose en même temps en tant que sujet constitutif de l'espace et en tant qu'objet dans l'espace. À même l'existence féminine, il existe une prise de l'espace contradictoire, entravée et hésitante. Le corps féminin ne prend pas totalement l'espace devant lui, il est entravé par son statut d'objet tout en étant un sujet actif.

En revenant à l'exemple du *manspreading*, il est possible de l'intégrer à l'analyse de Young, car elle mentionne, dès le début de son article, que dans « les orientations corporelles les plus banales des hommes et des femmes – la manière de s'asseoir, la station debout, ou la façon de marcher – on observe une différence typique dans le style et l'ampleur des gestes » (TLG, 142/26). Ces différents

styles de déploiement corporel dans l'espace sont définitivement liés au genre, et à un type particulier d'ouverture sur le monde :

[L]es femmes adoptent dans leur démarche et dans leur enjambée des postures moins ouvertes par rapport à celles des hommes. L'enjambée masculine est typiquement plus longue proportionnellement que l'enjambée féminine, toute proportion gardée. L'homme balance typiquement ses bras d'une manière plus ouverte et plus décontractée, et il marche souvent d'un rythme plus dynamique.... [L]es femmes continuent quand même à s'asseoir avec les jambes assez serrées et les bras croisés sur leur corps. Debout ou appuyés contre un mur, les hommes ont tendance à garder les pieds plus éloignés l'un de l'autre, tandis que les femmes gardent les mains et les bras collés contre le corps ou même le protégeant. (TLG, 142/26)

Les femmes ont une démarche et un style postural comprimé, plus fermé sur lui-même que les hommes. La motilité masculine est décrite par Young comme plus ouverte, plus décontractée et carrément plus confiante. Elle souligne aussi l'ampleur de la distance des pieds des hommes dans la station debout. Ainsi, le *manspreading* est un comportement préréflexif et habituel chez certains hommes au même titre que la démarche confiante ou la station debout décrites par Young dans la citation précédente.

C'est par l'ampleur du geste de s'asseoir et d'être assis que le *manspreading* est une habitude corporelle d'étalement dans les transports en commun. De plus, le corps masculin s'étalant ainsi dans la position assise projette une ouverture exagérée sur l'espace environnant. Les jambes sont écartées à outrance, empiétant sur l'espace d'autrui. Cet acte préréflexif est possiblement vécu sur un mode d'appropriation spatiale. L'exemple du *manspreading* confirmerait l'existence d'un certain type de comportement corporel masculin dénotant une *intentionnalité d'appropriation*, liée à un schéma corporel ouvert, puissant et décontracté, contrairement à l'intentionnalité entravée féminine provenant du schéma corporel féminin comprimé dans l'espace. L'engagement masculin vers le monde est libre, non ambigu, et découle d'une situation privilégiée dans la société patriarcale. Bien entendu, les subjectivités et les corporalités masculines sont diverses : le même bémol du début s'applique aux hommes aussi. Le comportement masculin du *manspreading* fait état d'une intentionnalité d'appropriation et révèle un comportement d'étalement spécifique à un contexte urbain et occidental.

Young déplore la situation des femmes existant dans une société sexiste : elles seraient handicapées, entravées, confinées et objectivées. À l'inverse, les hommes dans la société patriarcale détiennent *de facto* une position sociale dominante et cette situation libère leur déploiement corporel et subjectif. En concluant son article, Young se solidarise des expériences vécues des femmes en résumant les modalités de l'existence féminines qu'elle a développé : « Bien que nous soyons des corps vécus, nous ne sommes pas des transcendances ouvertes et non ambiguës, *nous ne nous transcendons pas pour dominer un monde qui nous appartient*, un monde constitué par nos propres intentions et projections » (TLG, 152/39; nous soulignons). Effectivement, les femmes ont historiquement habité et vécu dans un monde fait *par et pour* les hommes; un monde appartenant à la subjectivité masculine. Si le monde leur appartient, l'espace environnant est le leur; ils peuvent s'y déployer sans obstacles et sans ambiguïté. Le *manspreading* est la preuve d'une motilité masculine d'étalement révélant une intentionnalité préréflexive d'appropriation tandis que le harcèlement verbal ou sexuel témoigne d'une volonté affirmée de s'approprier le corps d'autrui.

Il existe bel et bien une différence de genre dans le déploiement spatial, ce qui permet d'affirmer que le genre est constitutif du schéma corporel. À partir de l'intentionnalité entravée de Young et de l'exemple du *manspreading*, j'affirme qu'il existe au moins deux types de schémas corporels produisant des intentionnalités spécifiques. Or, on sait aujourd'hui que le genre est une donnée fluide et mouvante : si le genre est constitutif de la subjectivité, alors plusieurs genres peuvent exister malgré la persistance politique de la binarité homme-femme. On doit élargir le bémol de Young parce que les subjectivités ne se définissent pas seulement par le genre : la race, l'orientation sexuelle et les capacités corporelles sont aussi des éléments fondamentaux dans l'établissement du schéma corporel ou encore dans la construction de nos intentionnalités vis-à-vis le monde¹⁰.

¹⁰ Je pense notamment à l'argument de Sara Ahmed dans *Queer Phenomenology*, Chapel Hill, Duke University Press, 2006, sur l'orientation sexuelle déterminant comment certains corps queers et racisés sont situés, et comment ils agissent, dans l'espace et le temps. De plus, Frantz Fanon a développé la notion de *schéma épidermique racial* dans *Peau noire, masques blancs* lorsqu'il explique l'expérience vécue de l'humiliation raciale des personnes racisées. Voir Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.

2. « The Scaling of Bodies and the Politics of Identity ». Politiser les comportements préreflexifs

Dans la section précédente, avec l'analyse d'Iris Marion Young et l'enjeu actuel du *manspreading* dans les transports en commun, j'ai établi qu'il existe au moins deux types de schémas corporels et potentiellement plusieurs autres. Il y a, au cœur des subjectivités, une myriade de façon de se déployer spatialement. Par contre, l'espace, étant le lieu de l'être ensemble, est aussi structuré selon certaines normes corporelles générales. Par exemple, plusieurs lieux publics ne sont pas accessibles aux personnes en situation de handicap, car l'architecture et l'urbanisme conçoivent encore l'espace public et les habitations avec la prémisse fautive que tout corps est un corps sans contrainte physique. D'où la définition du capacitisme comme étant une forme de discrimination sur la base des capacités corporelles : il existe des préjugés défavorables envers les personnes vivant avec un handicap. Les individus développent des stratégies de transports compliquées lorsqu'il n'y a pas de changements institutionnels pour faciliter leurs accès aux lieux et aux institutions. Les changements doivent advenir structurellement afin de leur assurer une vie aux potentialités égales à celles des personnes non-handicapées.

Ensuite, dans l'espace public, on retrouve l'expression implicite ou explicite de plusieurs rapports sociaux inégalitaires; le sexisme du harcèlement et des agressions sexuels, le racisme des manifestations anti-immigration ou encore des événements nationalistes présupposant l'homogénéité d'une population. On peut penser aussi au classisme (la discrimination sur la base de la classe sociale) de certains quartiers défavorisés où la gentrification fait augmenter les prix des loyers et exclut la mixité sociale. Il est possible d'affirmer que des éléments sociaux et corporels influencent notre prise d'espace individuelle et collective selon nos corporalités et nos identités propres (genre, race, capacités, orientation sexuelle, classe), mais aussi selon les communautés auxquelles nous appartenons.

Dans *Justice and the Politics of Difference*, Young soutient que la conception contemporaine de la justice devrait partir des concepts de la domination et de l'oppression afin de soulever et d'encourager également les différences des groupes dans un but de justice sociale. Cet ouvrage m'intéresse car la perspective phénoménologique de Young n'a pas disparu. Par exemple, le chapitre « The Scaling of Bodies » rattache les expériences vécues des groupes opprimés aux réactions incarnées et habituelles des groupes dominants. Le corps

détient ainsi une place importante dans sa réflexion sur l'impérialisme culturel et les expériences vécues de l'oppression.

Dans « *The Scaling of Bodies* », Young appelle à une « révolution de la subjectivité¹¹ » pour contrer l'impérialisme culturel, l'un des « cinq visages de l'oppression¹² » qu'elle définit dans *JPD*. L'impérialisme culturel se comprend comme l'universalisation de l'expérience et de la culture du groupe dominant et son établissement comme norme sociale (*JPD*, 59). Dans cet état des choses, le groupe opprimé s'expérimente comme étant *à la fois* invisible et marqué par sa différence spécifique. Il est invisible puisque sa différence n'est pas reconnue par le groupe dominant, celui qui établit les normes sociales. Lorsqu'il est *trop visible*, il est marqué par sa différence, voire fétichisé, par le groupe dominant. L'impérialisme culturel se décline dans toutes les manifestations culturelles, des plus anodines aux plus explicites, émanant du groupe dominant. Young pense ainsi aux blagues, aux jugements esthétiques ou moraux, jusqu'aux produits culturels tels que les journaux, les publicités ou encore le cinéma. Le groupe dominant projette sa propre expérience comme l'expérience représentative et générale de l'humanité (*JPD*, 59). Toutefois, le groupe dominant est un groupe ayant une expérience vécue située et spécifique, mais qui bénéficie d'un pouvoir socioéconomique et symbolique plus grand. Lorsqu'une norme dominante est établie, un individu ou un groupe qui ne s'y conforme pas provoque des réactions d'aversion et de dégoût chez l'individu ou le groupe dominant.

Marqué par le dominant comme « l'Autre », l'individu opprimé est « emprisonné dans son corps » parce que « toute interaction est modulée par l'attraction et la répulsion, ce qui entraîne des conséquences corporelles spécifiques » (*JPD*, 123). Aussi, les expériences oppressives sont médiatisées par des réactions corporelles telles que les gestes, le discours ou le ton de la voix, ou encore par certains mouvements de réaction intuitifs de dégoût ou de surprise. Young analyse donc l'aspect corporel et vécu du sujet appartenant à un groupe opprimé.

Afin de discuter des manifestations contemporaines de l'oppression des groupes, Young fait appel à l'analyse des trois niveaux de la subjectivité d'Anthony Giddens : la conscience discurs-

¹¹ « La dissolution de l'impérialisme culturel nécessite une révolution culturelle qui implique aussi une révolution dans la subjectivité » (*JPD*, 124).

¹² Selon Young, les cinq types d'oppression sont : l'exploitation, la violence, la marginalisation, l'impuissance [*powerlessness*] et l'impérialisme culturel. Voir *JPD*, Chapitre 2.

sive, la conscience pratique et le système de sécurité de base. Selon Giddens, toute interaction sociale implique ces trois niveaux (JPD, 131). La conscience discursive réfère aux actions et aux situations qui sont explicitement ou facilement verbalisées. La conscience pratique concerne plutôt le raisonnement complexe du sujet lors d'une action ou d'une situation donnée. Le sujet analyse plusieurs variables telles que son propre corps, la relation de son corps envers les corps des autres et le milieu environnant. Ces éléments de la conscience pratique restent en arrière-plan de la conscience discursive. Selon la lecture youngienne de Giddens, la conscience pratique est l'arrière-fond habituel (*habitual awareness*) permettant d'exécuter une action de façon concentrée et déterminée (*ibid.*). Finalement, le système de sécurité de base désigne l'intégrité ontologique du sujet, c'est-à-dire le fait d'avoir une idée cohérente de soi. Spécifiquement, le système de sécurité de base renvoie à l'assurance d'une identité stable et de son autonomie personnelle pour garantir l'exécution adéquate d'une action spécifique.

Dans l'exemple du *manspreading*, l'homme exagérément écarté peut se concevoir discursivement comme une personne d'accord avec la valeur de l'égalité des genres. Pratiquement, il ne se rend pas compte qu'il empiète sur l'espace des autres, et que tout particulièrement ce sont les femmes qui se compriment autour de lui. Sa conscience pratique s'engage exagérément dans l'espace sans se soucier des autres corps. La conséquence de ce comportement involontaire est un partage inégalitaire de l'espace. L'homme ainsi écarté n'a pas conscience discursivement qu'il empiète sur l'espace et sur autrui. De plus, son système de sécurité de base n'est pas menacé lorsqu'il s'écarte à outrance : il se sent tout à fait lui-même lors de ses déplacements dans les transports en commun. Il est en train de performer un type de masculinité auquel il adhère et qui est culturellement valorisée. Il ne pense pas être en train d'avoir un comportement oppressif à ce moment-là, car la société patriarcale permet aux hommes de prendre plus de place, symboliquement et spatialement. Sa conscience pratique s'approprie pourtant l'espace. Lorsqu'on indique à l'homme « *manspreading* » qu'il a un comportement problématique, ce dernier s'offusque car il n'avait pas *pratiquement* conscience qu'il empiétait sur l'espace d'autrui. Non, il se déplaçait selon son mode d'être individuel et sans mauvaises intentions (sa conscience discursive est en concordance avec son intégrité ontologique). Or, pour Young, il serait évident que le cas du *manspreading* serait un cas de sexisme inconscient puisqu'il proviendrait de la conscience pratique et non de la conscience discursive. Ainsi, le comportement et la motilité d'étalement exagérée sont des habi-

tudes corporelles interactives dénotant une intentionnalité d'appropriation de l'espace faisant partie de ce que Giddens appelle la conscience pratique et ce que Young nomme impérialisme culturel (JPD, 131, 134). Les comportements issus de la conscience pratique, bien souvent préreflexifs, soutiennent et renforcent parfois certaines oppressions de groupes. Je soutiens donc que le *manspreading* est un comportement d'étalement masculin habituel, préreflexif, perpétuant l'inégalité de genre dans l'espace urbain. Au demeurant Young dit que « les différentes oppressions des groupes se propagent non pas principalement par des lois et des politiques, mais par des *paroles involontaires ou inaperçues, des réactions corporelles aux autres, des pratiques conventionnelles d'interaction et d'évaluation quotidiennes, des jugements esthétiques...* » (JPD, 148).

Est-ce que le *manspreading* devrait être jugé et perçu comme une mauvaise action pour autant? Plusieurs personnes répondent que le *manspreading* est un comportement involontaire et qu'il ne dénote pas de mauvaises intentions vis-à-vis d'autrui. Évidemment, comme habitude spatiale involontaire, l'étalement masculin doit être reconnu pour ce qu'il est avant d'être déconstruit. Pour Young, la sensibilisation est nécessaire afin de « rendre consciente les personnes privilégiées de comment leurs actions habituelles, leurs réactions, leurs stéréotypes, contribuent à l'oppression » (JPD, 154). Young soutient effectivement que les actions involontaires et les réactions inconscientes devraient être sujettes à des jugements moraux parce qu'elles sont des illustrations involontaires de l'oppression. Pour soutenir ce point, elle pose la distinction entre *blâmer* et *tenir responsable* :

Il est inapproprié de blâmer les gens pour des actions dont ils sont ignorants.... Les gens et les institutions peuvent et devraient être tenus responsables des comportements, des actions et des attitudes inconscientes qui contribuent à l'oppression. Demander aux agents d'être responsables de leurs actions, de leurs habitudes, de leurs sentiments et de leurs attitudes est progressiste; cela incite la personne à soumettre ses comportements involontaires à la réflexion et tenter de changer ses habitudes et ses attitudes. (JPD, 151)

L'expérience vécue de l'espace public diffère selon le genre et la conséquence du *manspreading* est l'inégalité de l'espace disponible dans les transports en commun. Le *manspreading* doit être reconnu comme un comportement d'empiètement et d'étalement à outrance. Le *manspreading* est un symptôme spatial du privilège de certains hommes, car les hommes sont toujours dominants dans le système

patriarcal. Bien que ce soit un comportement involontaire, c'est une posture d'ouverture exagérée sur l'espace et cela perpétue un type d'intentionnalité d'appropriation intrinsèquement lié à la position de domination des hommes. Reconnaître cet état des choses est une première étape dans le chemin ardu de la révolution de la subjectivité souhaitée par Young.

Les discussions sur le *manspreading* politisent un comportement perçu comme banal et anodin tout en soulevant l'enjeu du partage inégal de l'espace public. Par contre, le problème du harcèlement sexuel est aussi endémique dans les transports en commun des grandes métropoles. Ces exemples sont bien différents; l'un empiète involontairement sur l'espace commun tandis que l'autre commet une action violente volontaire vis-à-vis d'une autre personne. Dans le premier cas, l'homme qui empiète sur l'espace commun ne devrait pas être puni, mais bien sensibilisé à la situation créée par son comportement préréflexif et puis il doit être tenu responsable et changer son comportement futur. L'harceleur, quant à lui, commet consciemment un crime et il doit être puni par la loi, tout en changeant son comportement futur. Cela dit, les deux cas dénotent une intentionnalité d'appropriation envers l'espace commun pour l'un et l'appropriation du corps d'autrui pour l'autre. Enfin, selon la classification de Young, le harcèlement sexuel entrerait dans la catégorie de la violence et non pas celle de l'impérialisme culturel, comme le *manspreading*.

Dans le cas du *manspreading*, le cadre phénoménologique et politique de Young nous permet de répondre à la question : « Mais pourquoi les femmes ne prennent-elles pas plus de place ? » Le déploiement spatial féminin est souvent vécu sur les modes de la timidité et de l'hésitation, car les femmes se perçoivent comme des sujets et des objets, elles ont une intentionnalité entravée et leur unité corporelle est interrompue. Les femmes ne se déploient que *partiellement* dans l'espace : elles sont plus à même de se croiser les jambes, de presser leurs sacs contre elles, ou encore comprimer leurs bras pour ne pas empiéter sur autrui. Elles sont généralement plus contractées dans le bus ou dans le métro. Elles sont emprisonnées dans leurs corps, pour reprendre le mode d'expression youngienne, lorsqu'elles sont soumises au regard masculin [*male gaze*] qui les objective et les sexualise. Pour fuir le harcèlement, les femmes se compriment spatialement, volontairement ou pas, pour éviter certaines interactions sociales.

Également, Young explique comment le masculin et le féminin ont été définis comme mutuellement exclusifs tout en étant des opposés complémentaires (JPD, 137). Si l'un peut s'étaler dans l'espace,

l'autre doit logiquement s'y comprimer. L'intentionnalité appropriatrice *s'approprié quelque chose* ou *quelqu'un*. Inversement, une intentionnalité entravée *se comprime elle-même* afin de laisser *préréflexivement* le champ libre à l'autre plus expansif. Alors on peut répondre que les femmes ne prennent pas plus de place dans les transports en commun parce qu'elles évoluent encore dans des sociétés où les corps masculins s'étalent, s'écartent et prennent une ampleur démesurée dans l'espace public. L'intentionnalité appropriatrice est validée, encouragée et soutenue par divers éléments culturels, notamment par les normes sexistes permettant aux hommes de s'approprier l'espace ou le corps des femmes. Cette intentionnalité d'appropriation serait alors un processus socioculturel soutenant l'inégalité de genre dans les espaces publics.

De plus, le cas du *manspreading* permet de connecter les subjectivités masculines et féminines, leurs différentes intentionnalités et leur prise d'espace, aux enjeux de justice et d'oppression. Ainsi, je relie ensemble les deux orientations de Young : à partir d'une analyse phénoménologique du *manspreading*, j'emmène la discussion sur le terrain du *politique*, celui de l'espace public dans lequel les corps se déploient. L'individuel et le collectif s'entrelacent donc de façon importante dans la pensée de Young, car les habitudes corporelles individuelles font partie des habitudes culturelles en général. Selon elle, la justice nécessite une analyse des processus sociaux et culturels qui favorisent et soutiennent l'oppression :

La portée de la justice n'est pas limitée à sa distribution, mais elle inclut tous les processus sociaux soutenant ou sapant l'oppression, incluant la culture. Les comportements, les images et les stéréotypes qui contribuent à l'oppression des groupes corporellement marqués sont envahissants, généraux, systémiques, ils se génèrent et se renforcent mutuellement. Ce sont ces pratiques culturelles dominantes qui forment l'arrière-plan de notre société démocratique. C'est seulement en changeant les habitudes culturelles elles-mêmes qu'on changera les oppressions qu'elles produisent et renforcent, mais changer les habitudes culturelles ne peut se produire que si les individus deviennent conscients de, et changent, leurs habitudes individuelles. C'est ça la révolution culturelle. (JPD, 152)

Ce passage est clair : il faut réfléchir conjointement à changer les subjectivités afin de voir évoluer les habitudes culturelles dans l'optique d'une révolution culturelle. Autrement dit, dans le travail de la justice sociale, les subjectivités *et* les structures sociales sont

également importantes. Cette tâche ardue nécessitera une compréhension nouvelle de la subjectivité et de l'altérité.

3. « City Life and Difference ». Vivre la différence sans exclusion en milieu urbain

Dans le chapitre « City Life and Difference », Young effectue une critique de l'idéal normatif de la communauté dans la philosophie politique contemporaine. Ce faisant, elle développe une « politique de la différence où la vie urbaine est un être ensemble d'étrangers ouverts aux différences sociales des groupes » (JPD, 256). Cet idéal alternatif encourage plutôt une *cohabitation* entre étrangers réceptifs aux différences existants entre eux. En plus de la « révolution des subjectivités » souhaitée par Young, il faut penser au partage et à l'accès égalitaire à l'espace urbain. Pour ce faire, Young présente des pistes de réflexion et des mesures concrètes pour enrayer les injustices dans les espaces urbains et favoriser une cohabitation saine et diversifiée des groupes y évoluant. Dans ce chapitre hybride entre une analyse des subjectivités et un petit traité d'urbanisme démocratique, elle présente sa notion de « différenciation sociale sans exclusion » pour indiquer comment les groupes pourraient vivre ensemble sans renforcer les exclusions sociales et les oppressions spécifiques. Dans cette section, j'illustre comment l'analyse du déploiement spatial genré s'accorde avec l'idéal urbain de la « différenciation sans exclusion » de Young.

Young commence en critiquant la notion de communauté : comme un idéal normatif insuffisant, voire dangereux, car il renforce et soutient une logique de l'identité homogénéisant et réprimant les sujets sous une identité donnée et exclue les différences sociales. La communauté est un idéal qui *nie* et *réprime* les différences sociales en les subsumant à une idée d'unité dans laquelle tous les participants partageraient des expériences et des valeurs communes. La vision youngienne de la vie urbaine affirmerait et célébrerait plutôt les différences intrinsèques aux multiples groupes sociaux (JPD, 227). On entend des échos phénoménologiques dans l'affirmation que « la vie urbaine est une ouverture à l'altérité non assimilée » (JPD, 227) s'incarnant au cœur des subjectivités et des groupes sociaux. Afin de promouvoir une vie urbaine démocratique, il faut reconnaître les différences entre les groupes sociaux et favoriser leur prise de parole sans assumer qu'ils forment une communauté homogène ayant des valeurs communes.

L'idéal normatif de la communauté sous-entend le partage d'une « subjectivité partagée » et d'une « conscience commune » de façon

réciproque par les groupes et les individus en faisant partie (JPD, 230). De plus, « l'idéal de la communauté exprime un désir de complétude sociale [*social wholeness*], de symétrie, de sécurité et d'une identité solide affirmée par les autres de façon non-ambiguë » (JPD, 232). Ce mythe de la communauté présuppose des relations sociales d'immédiateté, de transparence et de compréhension mutuelle entre les individus et entre les groupes sociaux. Par souci de brièveté, il est suffisant ici de mentionner que cet idéal est, pour Young, une « illusion métaphysique » menant à l'exclusion et à l'homogénéisation des individus et des groupes (JPD, 233).

Selon Young, la subjectivité est un processus hétérogène et opaque à soi-même; alors il ne peut pas y avoir de présence totalement transparente envers l'autre sujet (JPD, 232). Chaque sujet est complexe et il n'est jamais complètement compréhensible à lui-même. Le sujet est ici opaque, médiatisé et toujours déjà relationnel. C'est pourquoi Young affirme que « conséquemment, tout sujet individuel est un jeu de différence qui ne peut pas être complètement compris » (JPD, 232). La différence est *au cœur* du sujet, comme elle est au cœur des groupes sociaux qui composent la vie urbaine. De plus, toute relation entre deux sujets implique une médiation, que ce soit par « la voix et les gestes, l'espace et la temporalité », et cette « médiation est la condition fondamentale de la socialité » à laquelle tout sujet est confronté dans ses relations avec autrui (JPD, 232).

La socialité implique nécessairement une dépendance à autrui : « Notre vie sociale est structurée par des vastes réseaux de médiation temporelle et sociale entre les personnes, de façon à ce que presque tout le monde dépend des activités d'étrangers visibles ou invisibles... » (JPD, 237). S'il n'existe pas une immédiateté pure entre les individus d'un groupe, alors il y en a encore moins entre les groupes sociaux. Dans ce cas, il faut « concevoir la politique comme une relation entre des étrangers qui ne se comprennent pas les uns les autres dans un sens subjectif et immédiat, se rapportant les uns aux autres à travers le temps et la distance » (JPD, 234). L'idéal urbain alternatif de Young repose sur une reconnaissance radicale de cette différence, de la dépendance et de l'opacité des relations entre étrangers.

Pour comprendre l'idéal urbain alternatif de Young, il faut partir des expériences vécues. Elle distingue quatre vertus de la ville idéale : la différenciation sociale, la variété, l'érotisme et l'accès aux espaces publics. La variété concerne la diversité des activités urbaines et le sentiment d'appartenance des habitants envers les lieux urbains. L'érotisme de la ville est la façon que la vie urbaine se vit sur

le mode de l'attraction envers ce qui est différent et nouveau autant que le plaisir qui est produit et vécu par les multiples activités urbaines. Pour Young, l'accessibilité aux espaces publics favorise la visibilité des groupes sociaux différents et leur rencontre mutuelle, sans présupposer une identité commune ni homogène.

Or, c'est la vertu de la *différentiation sociale* qui m'intéresse, car je la relierai à la problématique du déploiement spatial genré. Selon Young, la vie urbaine suscite la création de nouvelles affinités sociales, qu'elles soient positives ou négatives. Les milieux urbains permettent multiples relations sociales et font prospérer continuellement les différences sociales. Young donne l'exemple des communautés LGBTQ qui ont pu se construire grâce à l'anonymat de la ville et au grand nombre de personnes LGBTQ pouvant s'y réunir. Par contre, un milieu urbain peut aussi être négatif : Young pense notamment au nationalisme culturel se déployant dans les grands centres ou encore à la disparition de certaines pratiques culturelles traditionnelles lorsqu'elles arrivent en ville. Toutefois, Young soutient qu'une différenciation sociale sans exclusion est cohérente avec son idéal normatif de la ville comme étant composée d'étrangers vivant dans une ouverture à l'autre. Cette différenciation sans exclusion promeut une compréhension radicale d'ouverture à la différence comme suit : « L'idéal urbain exprime la différence...comme une particularité ni réductible à l'identité ni complètement autre. Dans cet idéal urbain, les groupes sociaux se chevauchent et se mélangent, sans devenir homogènes, et ils ne se tiennent pas dans des relations d'inclusion ni d'exclusion » (JPD, 238-39).

Comment appliquer cette notion de différenciation sans exclusion à l'enjeu du déploiement genré dans l'espace urbain ? Il existe une multitude de schémas corporels et les sujets incarnés projettent dans le monde des intentionnalités différentes. On se rappelle que le schéma corporel est la prise de conscience globale de ma posture, ou encore ma prise sur le monde. Chaque sujet est différent et « s'approprie » le monde à sa façon, selon des modes affectifs, spatiaux et temporels. Toutes ces intentionnalités déployées vers le monde s'inscrivent *dans* les systèmes sociaux préexistants; chaque intentionnalité a des conséquences sur l'être-au-monde de l'individu et de ses relations à autrui. Ainsi, la différenciation est de comprendre que les corporalités et les identités sont différentes, mais que ce sont les intentionnalités qui entraînent des comportements d'exclusion – celui de l'intentionnalité appropriatrice en est un. Inversement, l'intentionnalité entravée est le résultat de l'exclusion des femmes perpétrée par le système patriarcal. Il faut donc détecter comment certains comportements préréflexifs et incarnés provien-

ment d'une situation de privilège ou d'oppression, dans une structure de domination donnée, et comment certains comportements soutiennent ou subvertissent l'exclusion.

Parallèlement à la politisation des comportements individuels préreflexifs, certaines mesures urbaines accentuent l'inclusion d'un plus grand nombre de voix et de personnes, et encouragent la justice sociale tout en favorisant les différences entre les groupes. La révolution de la subjectivité souhaitée par Young va de pair avec des mesures concrètes d'urbanisme favorisant des espaces publics plus inclusifs, plus accessibles et plus diversifiés. Young prend soin d'affirmer que « l'environnement matériel et les structures à notre disposition définissent et présupposent les relations urbaines » (JPD, 237). Elle associe clairement les sujets à l'espace dans lequel ils évoluent et elle revendique un meilleur accès aux espaces publics pour toutes et tous. En guise d'exemple d'un aménagement égalitaire des lieux publics, je pense à la pose des tables à langer dans les toilettes des hommes *autant que* dans les toilettes des femmes. Cette mesure favoriserait un partage équitable du travail en plus d'encourager les familles à être dans un lieu public sans assumer que les femmes sont automatiquement en charge des enfants. Il est impératif d'aménager l'espace pour diminuer les différences genrées dans l'espace public tout en favorisant tout de même une différenciation sans exclusion. De plus, éliminer la binarité hégémonique homme-femme dans l'aménagement des toilettes publiques serait une autre mesure reconnaissant les multiples identités de genre et favorisant des espaces sécuritaires sans genre pour le plus grand nombre. Selon Young, favoriser la diversité, l'accessibilité et la polyvalence des espaces publics réduirait la marginalisation des groupes opprimés, ainsi que de rendrait l'espace plus convivial.

4. Remarques finales

L'œuvre entière d'Iris Marion Young illustre bien que le privé est politique : certains comportements individuels, tels que le *manspreading*, sous-entendent des enjeux politiques affectant les relations sociales entre les individus. En effet, Young soutient que les habitudes corporelles soutiennent et renforcent certains rapports sociaux de domination autant, sinon plus, que les institutions politiques. La présente réflexion sur le déploiement spatial genré a soulevé l'enjeu du partage égalitaire de l'espace public en partant de la problématique du *manspreading*. Ce comportement *préreflexif* est un déploiement exagéré de certains hommes dans l'espace public dénotant une *intentionnalité appropriatrice* vis-à-vis d'autrui et de

l'espace. Grâce au travail de Young dans « *Throwing Like a Girl* », j'ai dégagé une intentionnalité inverse à l'intentionnalité entravée des femmes, provenant très généralement d'un « être-au-monde masculin » dominant dans le système patriarcal. Contrairement à l'intentionnalité entravée, l'intentionnalité appropriatrice s'adjoint l'espace sur le mode de l'exagération *dans* un système social patriarcal où cette dernière intentionnalité est valorisée. J'ai aussi mentionné que le harcèlement sexuel est une pratique violente d'appropriation s'effectuant souvent dans les lieux publics. Contrairement au *manspreading*, le harcèlement sexuel produit *consciemment* une intentionnalité appropriatrice vis-à-vis d'autrui. Dans l'optique de réduire les inégalités de genre dans l'espace public, il est nécessaire de *révolutionner les subjectivités* à propos des comportements oppressifs tout en demandant des *politiques adéquates et structurelles* pour réduire les comportements oppressifs envers les femmes et les groupes marginalisés. L'attitude préreflexive de l'étalement masculin doit être politisée afin d'être déconstruite, et ce, tout en cherchant éradiquer activement le harcèlement fait aux femmes.

Le genre est définitivement une donnée constitutive de la subjectivité au même titre que la capacité, la race et l'orientation sexuelle dans la mesure où elle forme un type particulier d'intentionnalité vis-à-vis le monde. Le renforcement de l'intentionnalité appropriatrice chez les hommes et celui de l'intentionnalité entravée chez les femmes font partie des pratiques culturelles et comportementales sexistes à déconstruire dans l'optique d'un partage équitable de l'espace public et urbain. Ce sont des processus sociaux et culturels soutenant les inégalités de genre dans le déploiement spatial. Enfin, l'analyse phénoménologique d'un comportement spatial tel que le *manspreading* permet une réflexion politique sur l'espace où l'idée youngienne de la *différentiation sociale sans exclusion* est cruciale. Reconnaître la multiplicité des sujets, c'est aussi reconnaître la potentialité d'une multitude de schémas corporels et d'intentionnalités vis-à-vis le monde et vis-à-vis d'autrui. On doit reconnaître les différences entre les individus et les groupes sociaux dans l'optique de ne pas exclure certains sujets de l'espace public, tout en dénonçant les habitudes incarnées provenant de la domination ou de l'oppression. En lisant Young de façon croisée, il est donc possible de faire ressortir tout le potentiel *politique* de sa phénoménologie féministe originale.